si l'une de ses mains pèse le crime, l'autre en présente l'expiation. Le jour de l'expiation est arrivé, le pardon est proche, et ce n'est que justice que je vous rende enfin, au risque de ma vie, ce que j'ai contribué à vous ravir.

— Marchons donc, reprit le Canadien, Dieu nous a tracé notre route à tous, et comme vous le disiez, Fabian, il fera le surplus. Si vous restez, nous marcherons sans vous.

A ces mots, le Canadien se leva en jetant sa carabine sur son épaule, et d'un geste d'autorité il engagea ses compagnons à le suivre. Fabian fut forcé d'obéir à l'irrévocable détermination de ses amis. Tous trois s'avancèrent résolument vers les Collines-Brumeuses et ne tardèrent pas à disparaître derrière les anfractuosités du terrain.

Le crépuscule n'avait pas encore fait place au jour au moment où le chasseur canadien et ses deux compagnons venaient de quitter le lieu où ils avaient fait halte.

Un nouvel acteur s'avançait à son tour vers le théâtre des scènes que le jour allait éclairer.

Comme l'esprit du mal, comme le démon des ténèbres, celui-là venait seul. Son cheval, dans l'impétuosité de sa course, faisait voler sous ses pieds le sable et les graviers des plaines arides qu'il semblait dévorer. Son cavalier, dont les passions cupides animaient le visage sinistre, et dans ce cavalier on a reconnu Cuchillo, paraissait parfois cependant agité de secrètes terreurs.

En effet, sa fuite du camp pouvait n'avoir pas échappé, même dans le tumulte de l'action, à l'observation de quelqu'un de ceux qu'il abandonnait au moment du danger ; des rôdeurs indiens pouvaient avoir signalé sa désertion, et c'était là le motif de ses appréhensions.

Cependant, Cuchillo n'était pas homme à tenter ce coup hardi sans en avoir pesé les chances favorables. Il avait fait comme le chasseur qui, voulant surprendre les petits du lion, jette à celui-ci une proie pour le distraire et l'écarter de son antre. Ses compagnons étaient la proie qu'il avait jeté aux maîtres de ces déserts.

Ses battues précédentes n'avaient eu pour but, on l'a dit, que d'attirer vers le camp de don Estévan un parti d'Indiens dont il avait reconnu les traces. Il jouait un jeu dangereux, il est vrai, et l'on a vu comment il avait à peine pu regagner le corps de l'expédition, en ne précédant que de quelques moments les guerriers apaches acharnés à sa poursuite.

Il avait pensé que la lutte se prolongerait une partie de la nuit, et que, vainqueurs ou vaincus, les aventuriers n'oseraient, pendant tout le jour suivant, s'éloigner de leurs retranchements, dont la protection momentanée leur serait indispensable après le combat ; que dès lors il avait devant lui de longues heures pendant lesquelles il pourrait faire main basse sur une partie des trésors du val d'Or, et revenir mettre son butin sous l'égide de ses compagnons ; qu'au moment enfin où l'expédition entière se rendrait maîtresse du placer, il en aurait encore sa part en qualité de soldat et de guide. Les prétextes ne devaient pas lui manquer pour colorer cette nouvelle absence, et il aurait ainsi largement exploité la connaissance d'un secret déjà vendu pour une forte somme. Mais, comme on l'a vu, Cuchillo, dans ses calculs, avait oublié la défiance de don Antonio à son égard.

Pour conclure son marché avec lui, il avait été forcé de lui donner des renseignements si précis sur le gîte du val d'Or, que de l'endroit où l'expédition était parvenue don Antonio ne pouvait se méprendre sur la route à suivre. Il avait transmis ces renseignements à Petro Diaz seulement le soir où sa défiance avait été excitée par l'absence prolongée de Cuchillo. La prudence le voulait ainsi, car la cupidité pouvait faire faire à d'autres ce qu'avait fait le bandit.

Après avoir feint une blessure mortelle, comme on l'a vu, Cuchillo, tombé dans le milieu du camp, s'était glissé silencieusement vers le côté des retranchements que les Indiens n'entouraient pas, son cheval l'avait suivi comme il était dressé à le faire depuis longtemps, et, à la faveur des ténèbres, il s'était élancé vers les collines dont il connaissait les abords.

La cupidité, la plus ardente de ses passions, lui avait fait fermer les yeux sur certains côtés défectueux d'un plan dont l'exécution offrait néanmoins tant de dangers.

Il était donc près de voir sa perfidie couronnée de succès ; l'œil étincelant de désirs, le cœur palpitant d'espoir et de crainte, il s'avançait à toute bride vers le val d'Or ; mais, comme l'avare qui redoute sans cesse qu'un œil invisible ne suive ses pas vers le trésor qu'il sait enfoui dans un endroit connu de lui seul, parfois il suspendait la rapidité de sa course pour prêter attentivement l'oreille aux vagues murmures de la solitude. Puis, après avoir interrogé du regard les profondeurs du désert, il reconnaissait que ses craintes étaient vaines, et il reprenait sa route avec une confiance et une ardeur nouvelles.

Parfois aussi l'aspect des lieux qu'il avait déjà vus éveillait en lui de sombres souvenirs. Son instinct l'avait bien guidé sur la même route : sur ce monticule, il s'était reposé avec Marcos Arellanos ; ce nopal leur avait fourni ses fruits rafraîchissants ; ils avaient contemplé tous deux avec une mystérieuse terreur l'aspect étrange des Collines-Brumeuses. Cuchillo courait toujours, le vent sifflait dans ses cheveux, son cheval hennissait, et son galop rapide emportait le meurtrier vers les lieux où sa victime avait trouvé la mort sous ses coups. Alors, à la crainte des ennemis qu'il cherchait à éviter succédait celle qu'inspire la conscience qui, distraite et assoupie pendant le jour, se réveille et reprend tout son empire sous le manteau de la nuit. Les buissons, les nopals épineux se dressaient devan Cuchillo comme des fantômes accusateurs, les bra étendus, pour s'opposer à sa marche ; une sueu